





**Marie Rose Billen**

*Je ne suis pas née sous une  
bonne étoile mais je n'ai  
jamais baissé les bras*

Edition *S*cripta

**Copyright © Marie Rose Billen – Janvier 2017**

### **Reproduction interdite**

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction totale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je dédie ce livre à ma fille, Sue Hélène.*



*« Ce n'est pas assez de faire des pas qui doivent un jour conduire au but, chaque pas doit être lui-même un but en même temps qu'il nous porte en avant »*

**Goethe**





# Chapitre 1

## Mes grands-parents

**J**E suis née dans un petit village de la région de Liège en 1948, avec un frère jumeau. Nous avions déjà un frère aîné âgé de quatre ans, alors que notre père effectuait son service militaire. Il n'avait que 18 ans et ma mère, 24 ans.

Je crois que je ne suis pas née sous une bonne étoile puisque dès ma naissance, il y a eu des complications. Les médecins ont prévenu ma mère que je ne vivrais pas car je ne pesais qu'un kilo 400, tandis que mon frère jumeau se portait très bien. J'ai dû être hospitalisée à l'hôpital de Bavière où l'on est intervenu sur ma moelle épinière. Il m'en reste une cicatrice dans le dos, grosse comme une pièce de 20 francs. Après mon retour de l'hôpital, ma mère n'avait plus assez de lait pour me nourrir. Nicole, qui allait devenir mon amie, était venue au monde quelques jours avant moi, et c'est sa maman qui m'a donné le sein. C'était une maman nourricière.

À l'âge de deux ans je ne savais pas encore marcher, ni même enfiler des souliers, car j'étais pour tous un cas social. Dans ce temps-là, si vous n'étiez pas comme les autres à leur âge, on vous considérait rapidement comme

débile. Sur mon carnet de santé que j'ai retrouvé chez ma mère, il est écrit « arriérée mentale » !

Ma grand-mère m'a raconté que lorsque j'étais encore un petit bébé, ma mère était salariée dans une coopérative et après le travail, elle allait ramasser du charbon sur le terril. Quant à mon père, dès qu'il a appris qu'il avait des jumeaux, il a dit à ma mère qu'il aller chercher des cigarettes et n'est plus jamais rentré à la maison ! C'est pour cela que ma mère devait grappiller sur le terril pour arrondir les fins de mois. Ensuite, elle devait encore descendre à l'hôpital de Bavière pour venir me nourrir, à vélo. Cela représentait quand même 25 km pour aller et 25 km pour le retour ! Plus tard, ma mère a changé complètement, elle nous a laissés avec nos grands-parents pour pouvoir refaire sa vie. Nos grands-parents ont fait de leur mieux pour nous élever, seulement ils ne savaient ni lire, ni écrire, juste parler en wallon, plus précisément un patois liégeois, alors pour nous suivre à l'école, on ne pouvait compter sur personne.

Ma grand-mère était une grande femme très fière, toujours bien habillée et polie. Mon grand-papa était un petit homme assez grognon et virulent sous l'emprise de la boisson, il était alcoolique. Cependant, nous ne manquions de rien, ni pour manger, ni de vêtements, et nous étions toujours bien propres pour aller à l'école. Je me souviens qu'un jour où ma mère était sortie, j'avais à peine sept ou huit ans, elle n'est pas rentrée et ma grand-mère pleurait

en se demandant s'il n'était rien arrivé à sa fille. Tard le soir, elle m'a demandé d'aller sonner à la porte de mon institutrice, Madame Milet, pour lui demander de téléphoner à la police afin de vérifier si on n'avait pas retrouvé une femme. La police n'avait pas connaissance de cela. Quelques jours plus tard, ma mère est revenue avec un homme qui n'avait qu'un bras et nous a offert un petit chien.

Elle était très fière de présenter ce monsieur à ses parents. Elle est repartie vivre avec lui quelque temps.

Mon grand frère était le privilégié de la famille, un garçon très hautain sorti de la cuisse de Jupiter. Mon frère jumeau et moi étions des enfants tout simples. Le matin, on se levait pour aller à l'école ; mon grand-père avait déjà préparé le déjeuner et ma grand-mère était déjà en train de faire le ménage. Vers 11 heures, mon grand-père préparait le dîner à l'avance et après la vaisselle, il s'habillait et partait au café jusqu'au soir. Ma grand-mère le lui reprochait :

- Tu vas encore rentrer chouette !

Il n'était pas agréable et devenait même méchant quand il avait bu. Nous l'avons vu frapper ma grand-mère, défoncer la table à coups de couteau. Mon frère jumeau et moi, nous ne savions pas comment réagir. Nous pleurions sur le seuil en criant :

- Arrête grand-papa !

Les mois passaient. Ma mère a continué à faire des rencontres et ramener chaque fois ses messieurs chez ma grand-mère. L'un d'eux avait l'air très gentil, il nous a apporté des cadeaux, mais quelque temps après, il est allé chercher ma mère à l'usine et ils se sont disputés. Il lui a fracassé la tête contre un anneau où on attachait les vaches dans le temps. Encore une histoire de cœur finie...

S'il me voyait à la fête foraine au village, mon grand-père m'insultait de tous les noms que vous ne pouvez même pas imaginer. C'était dur. Heureusement que j'avais quelques amies, Nicole, Marie, Anna, et quelques autres, qui me prévenaient quand mon grand-père était dans le village. Je devais me cacher. J'avais tellement peur qu'un jour, je suis rentrée dans un café et j'ai filé aux toilettes qui donnaient dans la rue, puis j'ai déchiré ma jupe pour pouvoir monter sur le mur afin de vite courir chez ma grand-mère avant qu'il n'arrive.

Ma mère donnait un peu d'argent à mes grands-parents de temps en temps, afin de participer à notre entretien. Nous avons continué à aller à l'école mais je me suis quelquefois retrouvée dans des établissements de santé à cause de ma taille. Je rencontrais aussi des problèmes respiratoires. Je suis au moins allée quatre fois dans ces centres de santé dont, à l'âge de 10 ans, celui de la mer du Nord. Nous

étions tous habillés en costume gris, on nous a rasé la tête et nous portions des cagoules.

Ma mère est quand même venue me voir une fois et m'a apporté des bonbons dans un petit sac fleuri. Nous sommes allées nous promener le long de la plage, manger une glace. Les commerçants de mon village lui ont remis des friandises. Une fois la visite de ma mère terminée, nous avons soupé. Je devais me rendre au dortoir prendre ma douche et puis au lit ; la surveillante dormait au bout du couloir.

Avant d'aller dormir, on devait donner ce qu'on avait reçu des parents. J'ai gardé quelques bonbons et les ai cachés en dessous de mon oreiller, puis j'ai commencé à les partager avec mes copines du dortoir, sans penser que la surveillante nous observait. Elle m'a appelée dans sa chambre afin que j'explique pourquoi j'avais gardé des bonbons. Elle a confisqué le petit sac que ma grand-mère avait remis à ma mère pour moi, et aussi une montre que ma grand-mère m'avait donnée, celle de sa fille qui était décédée. La surveillante a jeté tous les bonbons et je n'ai plus jamais revu le sac et la montre. En prime, j'ai reçu une gifle en pleine figure, si forte qu'elle m'a cassé les dents de devant ! J'avais vraiment hâte de rentrer chez mes grands-parents.

Nous étions scolarisées dans l'établissement. Dans la classe, je regardais la mer et le phare en pensant que j'allais

rentrer assez vite chez mes grands-parents mais malheureusement, nous avons dû rester trois mois de plus que prévu, et c'est très long pour un enfant. La faute aux grandes grèves de 1958. Je suis donc restée là six mois. Quand je suis rentrée chez mes grands-parents, je n'arrêtais pas de pleurer et serrer ma grand-mère dans mes bras. Elle m'a regardée attentivement et a été effrayée de voir mon visage puis, en regardant ma bouche, de découvrir que je n'avais plus mes dents. Quelques jours plus tard, nous sommes allées à la mutuelle, à la polyclinique, et le dentiste a décidé de m'en arracher une bonne partie car cela commençait à s'infecter.

Quand je me rendais à l'école, tout le monde se moquait de moi, on m'appelait Dracula. Je pleurais. Ma grand-mère a alors demandé à mon frère aîné de la conduire à Maastricht où on lui avait donné les coordonnées d'un technicien dentaire. Nous y sommes allées, il a pris les empreintes de ma bouche le matin, nous sommes allées faire un petit tour au centre de la ville et dans l'après-midi, nous sommes retournées chez le mécanicien dentiste qui avait fini ma prothèse. Tout allait bien. Ma grand-mère avait dû mettre un peu d'argent de côté pour financer cela, car ce n'était pas donné, mais ça restait beaucoup moins cher qu'en Belgique.

Mes grands-parents voulaient que je célèbre ma communion, comme mon frère. J'ai fait ma communion à l'âge de 13 ans, ce qui m'a obligée à suivre trois ans de

catéchisme. Ma grand-mère ne comprenait pas, elle est allée trouver le curé en lui demandant pour pourquoi trois ans. Il lui a répondu que le matin, sur le chemin de l'église, je chantais « L'Internationale », une chanson socialiste, donc je devais être en quelque sorte rééduquée. Mais que voulez-vous, on l'apprenait dans tous les instituts où je suis allée pour ma santé ! Ma grand-mère était fâchée contre le curé et juste pour l'embêter, puisqu'on devait porter la robe Jésus, ma grand-maman a décidé que sa petite fille serait la plus belle du village et m'a acheté en guise de robe de communion une belle robe blanche avec une petite coiffe et des bouquets de roses.

Si ma grand-mère était encore là, je pourrais lui dire merci, pour tout ce qu'elle a fait pour nous, avec mon grand-père.

Du côté de ma mère, rien ne changeait, nous avons vu défiler plein de messieurs. Comme ça n'allait pas à l'école, mes grands-parents ont décidé de nous mettre au travail. Nous étions tous les trois presque illettrés.

A 14 ans, j'ai trouvé un emploi dans une petite entreprise à trois minutes de la maison, qui fabriquait, avec des plaques d'aluminium, des boîtes de pansements pour les hôpitaux et des boîtes à cirage. On m'a installée devant une machine qui mettait les attaches des boîtes de cirage.

Mon frère jumeau a aussi trouvé du travail, à Liège. On était payés à la semaine. C'est merveilleux quand on peut ressentir cela, remettre à ses grands-parents la première

paye qu'on a gagnée en travaillant, quelle fierté ! Cet argent servait à nous habiller et à manger.

Ma mère a rencontré un homme avec lequel elle s'est stabilisée. Il était temps car nous en avons vu défiler un certain nombre, et ma mère portait souvent des cicatrices des traces de coups qu'elle avait reçus de ses amants de passage. Cela n'a jamais duré longtemps. Ne croyez pas que je juge ma mère, pas du tout, elle cherchait le bonheur et l'amour qu'elle n'a jamais rencontrés. Nous n'avons pas à juger nos parents. C'est eux qui nous ont mis au monde. Nous leur devons la vie.

Quand elle a su que je travaillais, ma mère est venue me chercher chez ma grand-mère et j'ai travaillé avec elle dans une fabrique qui réalisait des éléments pour l'électricité. J'ai alors commencé à être maltraitée par ma mère qui disait :

- Tu es née bonne à rien, tu ne feras jamais rien de ta vie, et tous les mots d'oiseaux.

Elle a trouvé un autre travail à la chocolaterie où j'ai dû la suivre. Ce n'était pas loin de chez ma grand-mère. Ma mère a continué à m'insulter, elle ne rabaisait, faisait tout pour me blesser, et je sais pourquoi maintenant : c'est à cause de moi que mon père est parti.

Elle ne m'autorisait pas à garder un peu d'argent pour aller au cinéma ou autre, je devais lui remettre l'enveloppe



contenant l'intégralité de ma paye alors de temps en temps, je faisais une heure de plus au travail pour conserver quand même quelques pièces.

Mon beau-père venait me chercher à la chocolaterie avec sa camionnette, du moins il est venu deux ou trois fois, puis je n'ai plus voulu car il avait les mains un peu trop voyageuses à mon gré, toujours à essayer de sentir mes cuisses. Je n'ai pas raconté cela à ma mère car elle aurait prétendu que c'est moi qui le cherchais. J'ai simplement protesté que j'étais fatiguée avec ma journée. Je suis retournée vivre chez mes grands-parents, j'ai retrouvé du travail comme vendeuse quelque temps et puis garde d'enfants. J'ai aussi travaillé avec mon ami Marie à Verviers, mais mon rêve n'était pas cela ; je voulais devenir coiffeuse. Comme j'étais désormais sous la tutelle du procureur du roi, mes grands-parents et moi ne faisons pas ce que nous voulions. C'était la conséquence du comportement de ma maman et des disputes familiales ainsi qu'entre ma grand-mère et mon grand-père. Ma grand-mère a demandé à une voisine d'écrire au procureur du roi pour lui demander de m'inscrire dans une école de coiffure. Il était tout à fait d'accord sur le principe, et pas de souci avec les cours pratiques, en revanche, il a objecté que j'étais incapable de suivre les cours théoriques car je ne savais pas écrire, ni lire. Ma grand-mère lui a expliqué qu'il y avait une école près de la place Saint-Lambert, « La parisienne », où on allait se faire coiffer de temps en temps. j ai travaillé car à ce moment-là on trouvait du

travail partout et facilement. Et puis j'ai commencé à sortir au thé dansant avec mon ami Marie, qui est toujours mon amie à ce jour, alors que nous avons 67 ans chacune. Nous sortions avec d'autres copines ou soi-disant copines, plutôt des profiteuses.

Le dimanche, je me rendais au thé dansant mais le problème, c'est que cela finissait toujours trop tard et j'avais tellement peur de mon grand-père que je ne rentrais pas à la maison. J'allais dormir dans la niche de mon chien. J'ai aussi dormi dans les toilettes au fond des cours des maisons, voire des nuits entières dans un cimetière. J'avais très froid mais le matin, j'étais là pour aller travailler, avec une engueulade de mon grand-père.

Un jour, avec mes copines et copains, nous sommes descendus place Saint-Lambert à l'innovation. Nous étions jeunes et avons agi avec la bêtise de notre âge : nous avons volé un 45 tours. Le vigile l'a vu et a commencé à courir après nous. J'étais très fine et même carrément maigre avec 45 kg. Tout le monde s'est sauvé mais moi, la maigrichonne toute menue, je ne suis pas allée loin, il m'a rattrapée. J'avais à peine 15 ans. Ils sont venus chez mes grands-parents fouiller toute la maison mais je n'avais pris que cela, tandis que les autres copains avaient volé plus. Ils n'ont rien retrouvé chez mes grands-parents, mais vous imaginez l'ambiance...

Ce n'était pas fini. J'ai continué à travailler. Un matin, vers 6 heures, trois policiers en civil ont sonné à la porte de chez mes grands-parents. Ils ont demandé à voir mon frère qui s'était rendu dans la mine où il avait arraché un téléphone. Nous avons dû le rembourser au prix de 300 francs, en anciens francs belges. Je devais aller les remettre mais je les ai gardés pour payer les places de mes copines au thé dansant ! Je savais pourtant qu'après avoir payé et qu'elles auraient leur tampon imprimé sur la main, les copines s'effaceraient et ne me regarderaient plus, mais je faisais pourtant n'importe quoi pour leur payer leur place, pour leur acheter un peu d'attention, un instant de respect...

J'apportais à ma tante des petits bibelots que je prenais chez ma grand-mère et les emballais pour les offrir à ma tante, comme cela, je percevais un peu plus d'argent de poche. Jusqu'au jour où ma grand-mère est allée dire bonjour à sa sœur. J'en ris encore ! Elle lui a dit :

- Tiens ? Tu as les mêmes bibelots que moi !

Ma tante a répondu :

- Ce sont les cadeaux de la petite, elle m'apporte cela une fois par semaine et je lui donne un petit sou.

Ma grand-mère a expliqué :

- Tu sais que ses cadeaux, ça vient de la maison ? Ce sont mes petits bibelots. J'en ai tellement que je ne les vois pas disparaître... mais c'était gentil de vouloir te faire plaisir.

Un matin, un mois après le vol du disque, nous avons revu trois policiers en civil sonner à la maison. Cette fois, ils ont demandé que je les suive. Comme j'étais déjà sous la tutelle du procureur du roi, mon grand-père m'a rassurée :

- Ne te tracasse pas, je te garde le déjeuner au chaud dans le four comme ça, quand tu rentres, tu manges et après, tu vas travailler.

Je me suis finalement retrouvée dans un foyer à Bruxelles, ce qui m'obligeait à prendre le train seule. Il était très bien mais mes grands-parents me manquaient. Il m'est arrivé une anecdote là-bas : j'avais un frère plus âgé que moi, qui s'était engagé dans l'armée à l'âge de 17 ans. , il était dans la police militaire. Dans une fête foraine, j'ai fait la connaissance d'un de ses copains, devant lequel, accessoirement, mon frère m'a rabaissée. Ce garçon m'a donné son adresse et j'ai demandé à une copine du foyer de m'écrire une petite carte pour lui envoyer car il habitait Bruxelles. Un jour, j'ai été surprise lorsqu'on m'a annoncé une visite, je n'attendais personne. Croyant que c'était ma grand-mère, j'étais particulièrement contente mais non, c'était notre petit militaire qui venait me dire bonjour. Nous nous sommes assis sur un banc devant le foyer. Il m'avait apporté un cadeau, une petite bague dans une

boule qu'on trouvait dans ces appareils où l'on glissait une pièce. C'était très gentil de sa part mais j'ai dû lui expliquer qu'il était trop vieux pour moi.

Je suis rentrée quelque temps après chez mes grands-parents et j'ai recommencé à travailler à la chocolaterie. Je sortais toujours avec Marie et d'autres copines. Marie a rencontré Lucien alors elle était moins disponible. C'est un chouette garçon, Lucien, je l'ai toujours estimé. De mon côté, j'ai rencontré un garçon, Francis, qui effectuait son service militaire à Liège, à la chartreuse. On s'est vus plusieurs fois dans un petit café qui s'appelait « La hutte », en bas de la caserne. Puis il a été transféré dans une autre caserne, loin ; je devais prendre le train pour le rejoindre. Dans ce train, un jour, j'ai rencontré sa maman qui ne savait pas que j'étais la copine de son fils. Nous avons fait connaissance. Quelque temps après, il m'a invitée à aller voir un film au cinéma mais j'ai posé une condition : inviter aussi la copine qui travaillait avec moi. Il m'a répondu que c'était difficile avec sa voiture de deux places seulement. Elle était de couleur verte, je m'en souviens très bien. Je lui ai répondu qu'on se tasserait un petit peu. Elle est donc venue au cinéma avec nous et ça s'est bien passé, jusqu'au moment du retour.

Il faisait froid, je portais un ensemble en lin rouge et un manteau avec un grand col. Je lui ai demandé de me déposer la première chez mes grands-parents pour qu'ils ne s'inquiètent pas de me voir rentrer trop tard. Il a protesté

que ce n'était pas facile, que vu le trajet, il était plus cohérent de déposer d'abord ma copine chez elle et puis il me reconduirait chez mes grands-parents. Ce que nous avons fait. On a déposé ma copine devant chez elle, puis il m'a raccompagnée.

Sur le chemin du retour, au devant passer par un raccourci, un petit chemin de terre. Là, il a arrêté la voiture. Je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu qu'il y avait un petit problème à la voiture et qu'il allait regarder ça de plus près. Il m'a demandé de sortir avec lui, ce que j'ai accepté. Il a commencé à m'embrasser. Jusque-là, ce n'était encore rien mais après, il m'a serrée très fort et m'a obligée à me coucher sur le capot de la voiture puis il m'a violée ! Je ne savais plus où me mettre. Après, je suis rentrée dans la voiture et je lui ai demandé de me ramener tout de suite chez mes grands-parents. Il m'a déposée en me disant, comme si de rien n'était :

- On se voit demain ?

Je n'ai rien répondu, je suis rentrée directement en disant à peine dire bonsoir à mes grands-parents. J'ai filé dans ma chambre où je me suis changée, j'étais pleine de sang. J'ai jeté mon ensemble dans la poubelle et j'ai essayé de cacher mon manteau pour le porter au nettoyage. Le lendemain, je ne suis pas allée à son rendez-vous et je n'ai jamais voulu le revoir, malgré ses lettres.

Le temps a passé. Je n'étais pas méchante, j'avais le cœur sur la main, mais j'étais isolée. Mes soi-disant copines ne me parlaient plus. Je m'étais toujours débrouillée pour leur payer leur place au cinéma, au thé dansant, elles l'oubliaient bien vite.

J'ai été appelée pour discuter un peu de la situation familiale. On m'a demandé si tout allait bien. Non, les insultes de mon grand-père continuaient, au village on avait peur de lui. En plus, il surveillait tout ce qui se passait dans le village. Outre sa pension pour le ménage, il recevait en plus une petite pension tous les mois, pour payer ses consommations dans les cafés. Il ramenait aussi des cheminées pour quelques francs. Il ne savait ni lire, ni écrire, mais on n'aurait pas pu lui voler un franc ! Je le revois encore avec son petit carnet toujours dans sa poche et ce petit crayon à moitié usé dont il humidifiait la pointe. Il savait toujours dans quel café il devait tant. J'ignore comment il faisait pour s'y retrouver mais je sais que tous les mois, ce qu'il devait était payé et s'il restait un peu d'argent de sa pension, il le rapportait à ma grand-mère. Nous n'avons jamais manqué de rien.